

Retraduire les classiques

Une traduction vieillit plus vite que l'original. C'est désormais une vérité communément admise dans le monde littéraire. Les articles qui suivent ont un point commun : ce sont trois témoignages de traducteurs qui ont été amenés, pour des raisons différentes, à retraduire des classiques ; en l'occurrence des textes en prose de Marina Tsvetaïeva, un roman historique d'Ivan Vazov, grand romancier bulgare du XIX^e siècle, et enfin l'intégrale des Contes d'Andersen en italien. De ces trois points de vue, il ressort que chaque retraduction, loin d'être définitive, représente plutôt, tant aux yeux de son auteur que du lecteur, l'émergence d'une nouvelle strate de sens, ainsi qu'un enrichissement dans la lecture et l'interprétation du texte.

Marie Vrinat-Nikolov

Retraduire Vazov : « l’orientalité » du texte

Sous le joug, œuvre la plus connue de l’écrivain Ivan Vazov (1850-1921) a été écrite dans l’exil, à Odessa, où son auteur avait fui le régime autoritaire de Stefan Stambolov. Ce roman est tellement populaire en Bulgarie que Vazov est considéré comme le « patriarche de la littérature bulgare ». Imprégné de littérature française, il a l’ambition d’écrire un roman qui ressemble aux *Misérables* :

« Lorsque j’ai entrepris d’écrire mon roman, à Odessa, j’avais l’idée de composer quelque chose de semblable aux *Misérables*¹ de Victor Hugo, comme on peut le constater au début du roman : la fuite d’Ognianov qui se réfugie dans la maison du *tchorbadji* Marko rappelle un peu la visite nocturne de Jean Valjean dans la demeure du prêtre Bienaimé¹.

Je me suis donné pour objectif de peindre la vie des Bulgares durant les derniers jours de l’esclavage, ainsi que l’esprit révolutionnaire à l’époque de l’insurrection d’avril². »

Sous le Joug (paru d’abord dans une revue en 1889, puis comme livre en 1894) marque donc le début d’une tradition, celle des grands romans historiques consacrés à la vie des Bulgares sous la domination ottomane et à leurs luttes de libération nationale, des fresques volumineuses. Dans le contexte de l’histoire de la littérature bulgare qui renaît au XIX^e siècle, avec les genres que nous connaissons communément en Europe (prose, poésie,

(1) Vazov se trompe dans le nom de l’évêque qui n’est pas « Bienaimé » mais « Bienvenu ».

(2) L’insurrection d’avril, tentative de libération de la domination ottomane, s’est soldée par un échec. C’est à l’issue de la guerre russo-turque de 1877-78 que la Bulgarie a recouvré son indépendance.

théâtre), après la libération de la domination turque qui l'avait isolée des grands courants européens et maintenue dans un état « médiéval », c'est le second roman de la littérature bulgare, après une trilogie écrite par Lioubène Karavèlov, mais assurément le premier par sa complexité narrative.

Il a été traduit trois fois en français, les deux dernières traductions étant respectivement celles de Stoian Tsonev, Sonia Pentcheva et Violeta Tsonova en 1957 (Club bibliophile de France) et celle de Nadia Christophorov et Roger Bernard en 1976 (Presses orientalistes de France). À l'heure actuelle, elles sont toutes les deux épuisées ; c'est ce qui m'a motivée à entreprendre une retraduction de ce que je considère comme faisant partie des œuvres fondatrices du patrimoine littéraire européen.

Les enjeux et les problèmes qui se posent lors de la retraduction d'écrivains classiques sont bien connus³, ils sont liés en grande partie au fait que non seulement la langue de l'auteur n'est évidemment pas celle de son public, mais aussi que l'horizon culturel du traducteur, de l'éditeur et du public de la traduction évoluent constamment. En France, il semblerait que l'on passe progressivement et lentement (et j'espère ne pas être trop optimiste !) d'une vision lissante privilégiant avant tout le beau français, dans la tradition héritée des Belles Infidèles du grand siècle, donc ethnocentrique, à une conception plus ouverte à l'étrangeté de l'étranger.

Dans le cas de *Sous le Joug*, cet étranger est double, puisque le roman dépeint la Bulgarie du temps où elle n'était qu'une province ottomane et où ses habitants, dans les villes du moins, étaient le plus souvent bilingues, voire trilingues (maîtrisant bulgare, grec et turc). D'où une forte « ottomanisation » du récit à plusieurs niveaux : niveau linguistique (expressions turques dans le texte, expressions turques approximatives parce que fortement bulgarisées) et culturel (*realia* au sens large du terme).

Il est facile, trop facile, et injuste, de critiquer les traductions antérieures, surtout lorsqu'elles sont faites avec rigueur et scrupule, ce qui est le cas de celles dont je dispose (les deux dernières déjà évoquées plus haut). Mais, en même temps, si l'on décide de retraduire un grand texte classique, c'est qu'on veut s'en démarquer, que l'on ferait d'autres choix dont je veux m'expliquer.

La première traduction respecte assez bien cette ambiance ottomane qui perce par tous les pores du roman, si je puis oser cette image. En revanche, du fait sans doute que le français n'est pas la langue maternelle des traducteurs, elle acquiert une petite rugosité, un certain manque de fluidité,

(3) Je renvoie d'ailleurs aux n° 4 et 15 de la revue *Palimpsestes* respectivement intitulés « Retraduire » et « Pourquoi donc retraduire ? », Presses de la Sorbonne nouvelle, 1990 et 2004. Le n° 15 est recensé dans *TransLittérature* n° 30.

qui ne sont pas dans le texte original. La seconde traduction, comme toutes celles de Roger Bernard, est aussi scrupuleuse, mais elle est « lisse », elle manifeste un souci du bon français qui l'éloigne un peu, à mon sens, du registre original ; et surtout, elle perd beaucoup de son étrangeté orientale par la traduction, la transposition et la francisation des prénoms et de la plupart des *realia*, l'aplanissement de certaines aspérités du texte original (mélange de tutoiement et de vouvoiement dans une même phrase par exemple, registre simple, voire familier dans certains passages).

Mon projet de traduction a donc été marqué par une volonté de mieux faire entendre la « voix ottomane » de ce texte qui, par-delà le fait même de son existence que je dois prendre en compte au nom de l'éthique du traducteur, est importante à deux titres : d'un point de vue historique parce qu'elle offre un tableau, fictionnel, certes, mais précieux, de la vie quotidienne des Bulgares aux alentours de la libération (avant, en ce qui concerne le temps du récit, après, si l'on considère le temps de la narration) ; d'autre part, parce qu'elle donne au texte sa saveur, son registre, ses couleurs. Ce qui implique la vigilance à l'égard des différents registres, et de tout ce qui fait l'expressivité, non seulement de la langue de Vazov, mais du bulgare en général : termes et titres d'adresse (hélas pas toujours traduisibles en français sous peine de changer radicalement de registre), diminutifs, turcismes, etc.

Disposant de plusieurs éditions bulgares de ce roman, sans doute le plus réédité, j'ai pu également, au cours de ce travail de traduction, m'apercevoir de contradictions entre elles que je signale dans des notes.

Cette nouvelle traduction devrait paraître en 2007 chez Fayard, année symbolique puisqu'elle devrait être celle de l'entrée de la Bulgarie dans l'Union européenne. J'espère qu'elle suscitera à son tour le désir d'une retraduction, d'une autre voix mettant l'accent sur tels ou tels aspects du texte, qui acquerront une nouvelle importance pour les traducteurs à venir.